

L'essai québécois au XIXe siècle

Sylvain Simard

Volume 6, numéro 2, hiver 1981

Jean-Claude Germain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200267ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200267ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, S. (1981). L'essai québécois au XIXe siècle. *Voix et Images*, 6(2), 261–268.
<https://doi.org/10.7202/200267ar>

L'essai québécois au XIXe siècle

par Sylvain Simard

L'essai québécois au 19e siècle constitue un corpus à la fois vaste et multiforme. Toute analyse devrait, pour lui rendre justice, tenir compte des conditions historiques et économiques de sa production et de sa consommation. Nous nous limiterons ici à tenter d'en élaborer une vision d'ensemble quelque peu cohérente. À cette fin nous évaluerons la pertinence de certaines hypothèses à partir de quelques œuvres charnières de la période.

Constatons tout d'abord que la dimension littéraire, telle que nous la concevons aujourd'hui, est presque toujours absente des textes du 19e siècle. L'essai, que nous définirons¹ comme le discours réflexif et persuasif d'un je non-metaphorique sur un sujet culturel (au sens large) n'y a pas une grande place. Cette société façonnée par la transcendance religieuse et un moule culturel clérical, où l'existence individuelle, et collective est toujours en péril, n'est pas le lieu idéal pour l'apparition d'un genre littéraire nourri d'introspection ou préoccupé d'esthétique. Les écrivains y sont bien davantage occupés à jouer un rôle utile. Les essais que nous revisitons nous paraissent avant tout être des textes étroitement engagés dans un réel que leurs auteurs souhaitent maintenir ou transformer: ils sont des véhicules au premier degré des idéologies. Comme les poètes et les romanciers, mais avec plus de succès puisque le genre s'y prête quand même mieux, les essayistes (journalistes, prédicateurs, orateurs politiques avant d'être écrivains) sont au service d'une cause. Souvent empêtrés dans une rhétorique de convention, limités par un dogmatisme d'autant plus absolu que leur corridor idéologique est étroit, ils témoignent à la fois de la richesse et des limites de la vie intellectuelle de leur temps.

Il n'est pas question ici d'aborder, ne serait-ce que superficiellement, l'abondante masse documentaire que constituent les essais d'érudition. Cette exclusion ne met pas en cause la qualité de ces ouvrages ni leur littéralité: ils n'appartiennent pas, ici, au champ de nos préoccupations. Le droit, la littérature, l'histoire, la théologie, la philosophie et d'autres disciplines ont produit un discours abondant qui établit bien le souci des hommes de cette époque de s'approprier le réel dans le temps et dans l'espace. Chacune de ces «sciences» tend à une formalisation spécifique de son discours et c'est à l'intérieur de ses paramètres qu'il faudrait aborder l'étude critique de tels

ouvrages. Mais ne nous y trompons pas. Ces textes appartiennent au champ de production culturelle et ne sont pas neutres; ils participent de visions cohérentes de la société. La préface que donne François-Xavier Garneau à son *Histoire du Canada* nous fait toucher à la motivation de l'historien, à sa conception du travail historique comme à sa vision des débuts de ce pays. Les romanciers eux-mêmes n'hésitent pas, souvent dans de longues préfaces-manifestes, ou à l'intérieur de leurs œuvres, à dégager, dans un discours qui relève souvent de l'essai, une problématique qui justifie et donne un sens à leur écriture.²

Mais venons-en à ceux que nous convenons d'appeler des essayistes. D'Étienne Parent à Edmond de Nevers en passant par des auteurs aussi manifestement opposés que Louis-François Laflèche et Arthur Buies, il existe un fil conducteur, un langage propre, qui témoigne de l'existence et parfois de l'originalité d'une parole d'ici. Cette originalité n'implique cependant pas que le Québec ait vécu en vase clos et ait été imperméable aux influences étrangères. Cette légende tire son origine de la réalité d'un passé beaucoup plus récent et fut souvent propagée par ceux qui avaient intérêt à nier l'existence d'une vie intellectuelle et culturelle sur les rives du Saint-Laurent. À chaque ligne des écrits des essayistes on retrouve les mêmes thèmes et souvent le même vocabulaire et la même rhétorique que chez les penseurs européens.

Les révolutions de 1789, de 1830, de 1848 et la révolution américaine, avec tout ce qu'elles ont apporté de renouvellement dans la pensée occidentale, ont marqué profondément la pensée libérale. La Restauration et la réaction qu'elle suscite, le retour à l'ultramontanisme et le refus de la démocratie par toute la droite européenne, spécialement par les catholiques, alimenteront tout au long du siècle le discours conservateur dominant au Canada français. Non seulement les essayistes puisent-ils à ces sources européennes mais ils vont souvent, et cela est vrai autant pour les libéraux que pour leurs adversaires, plaquer sans adaptation des schèmes européens rigides sur des réalités autochtones tout à fait différentes. Il est d'ailleurs parfois difficile, à la lumière de notre connaissance de ce siècle, de comprendre l'acharnement doctrinaire dont ils font preuve.

Étienne Parent³ est l'un des premiers à avoir traduit par ses écrits les aspects contradictoires de cette pensée québécoise naissante. Contre un conseil exécutif autoritaire, il défend la souveraineté de l'Assemblée et la liberté de la presse. Contre la petite noblesse et le clergé, il prône les intérêts de cette bourgeoisie professionnelle nationaliste qui cherche à accéder au pouvoir politique. Mais lorsque sonne l'heure de l'action, Parent prêche la modération et l'attentisme. Tirillé en 1837 entre ses allégeances et ce qu'il croit être son devoir, Parent, après de douloureuses hésitations, entreprend de dénoncer la politique des Patriotes.

Après l'Union, Parent est un homme rangé, un paisible fonctionnaire qui, à l'instar de plusieurs intellectuels de sa génération, devient un pilier bien rémunéré du régime dont il avait tant combattu l'avènement.

Il ne cesse pas pour autant d'écrire et la pensée qu'il expose, dans les conférences qu'il prononce au fil des ans, ne manque pas d'intérêt. Tout en étant socialement conservateur et opportuniste sur les questions religieuses et nationales, la plupart des thèmes qu'il expose s'inscrivent dans le grand courant libéral du XIXe siècle et dans le sens des intérêts de la petite bourgeoisie canadienne française. Le premier peut-être, il propose l'industrialisation comme moyen d'assurer la survie de la nationalité. Pour y arriver il imagine un vaste plan d'éducation de la jeunesse. Défendant une éthique du travail très proche de celle des idéologues capitalistes anglais, respectueux du rôle spirituel du prêtre, il appelle constamment de ses vœux une société bienveillante et rationnelle qui amènerait le progrès moral et intellectuel de l'espèce :

«Un jour viendra, écrit-il avec une certaine passion, où les citoyens et les gouvernements sentiront que leur premier devoir est de procurer le pain de l'intelligence aux générations croissantes, sans distinction, sans avantage ni prédilection pour aucune classe; ce qui ne veut pas dire qu'il faut donner la même instruction à tous, mais seulement procurer à chacun celle qui lui conviendra le mieux dans son intérêt comme dans celui de la société.»

«Oui, je l'espère, les peuples, un jour, mettront leur orgueil à montrer non plus des édifices et des monuments de luxe, mais des générations entières de beaux enfants façonnés à devenir de bons, d'utiles, de grands citoyens.»³

Cet *Institut canadien* de Montréal devant lequel Parent a prononcé plusieurs de ses conférences est au cœur des débats idéologiques et religieux qui même après sa disparition vont diviser les intellectuels québécois. Lieu de rencontre des libéraux radicaux, survivants de la montée du mouvement patriote, ou jeunes gagnés par les idées nouvelles venues d'Europe et des États-Unis, l'*Institut* subira rapidement les foudres de l'Église canadienne de plus en plus influencée par le radicalisme ultramontain.

L'influence de deux évêques a été déterminante dans cette dernière orientation. Leurs écrits fourniront les armes à tous les scribes ultramontains et serviront de cibles privilégiées à leurs adversaires. Après l'échec de la Rébellion, Mgr Ignace Bourget a mené avec succès la contre-offensive cléricale pour assurer le leadership idéologique de la société canadienne française. Vouant à Pie IX une admiration sans borne, il adopte tous les principes romains en liturgie et en politique.

Homme d'action essentiellement, il prend la plume pour lutter contre l'influence des «rouges» de l'*Institut canadien* et du journal *l'Avenir*, lutte qu'il n'abandonnera qu'à la chute de ces deux institutions. Bourget écrit d'autorité, ce qui se reflète dans son écriture aisée, ferme, claire et précise. Tous ses textes s'articulent autour d'un même schéma manichéen; s'appuyant sur les écrits des Pères de l'Église et des Papes, il voue tous ses adversaires aux gémonies et cherche à entraîner ses lecteurs, d'autorité s'il le faut, à une adhésion sans réticence aux doctrines romaines.

L'apport de Louis-François Laffèche est beaucoup plus théorique, même si le bouillant évêque de Trois-Rivières sera aux avant-postes du combat contre le libéralisme et la franc-maçonnerie. Laffèche, écrivain à la dialectique habile et fine, posera les fondements de l'idéologie clérico-conservatrice. C'est à lui que nous devons d'avoir exprimé le plus clairement la vision messianique de la réalité française d'Amérique. Doctrinaire intransigeant, il sait, par un juste dosage d'arguments d'autorité et d'analyse rationnelle, amener le lecteur à partager son point de vue. Son ultramontanisme est sans faille; à partir d'une vision hiérarchique de la société il veut établir comme un principe absolu la sujétion de l'État à l'Église, le rôle primordial de celle-ci en éducation. Pour Laffèche, la hiérarchie catholique ne doit subir aucune limite à son influence; «L'une des erreurs, écrit-il, les plus graves du libéralisme moderne, dans l'ordre social, est d'avoir voulu déplacer la société de la base sur laquelle elle repose nécessairement, l'ordre religieux. En dehors du principe religieux, non seulement il est impossible d'édifier aucune société quelconque (sic), mais les sociétés même les plus florissantes et les plus solidement établies, doivent nécessairement éprouver de profondes perturbations, de violentes convulsions et s'écrouler bientôt avec fracas.»⁴

Ces arguments d'autorité, cette démarche qui consiste à donner sa vision du réel comme vérité absolue et ne souffrant aucune discussion, serviront d'assises rhétoriques à de nombreux autres essayistes de la même école. De Basile Routhier au sénateur Trudel, en passant par Thomas Chapais et Jules-Paul Tardivel, même tendance chez ces admirateurs de Louis Veuillot à clouer au pilori toute tentative d'émettre un doute sur les possibles excès de «la» doctrine. Le résultat ne se fit pas attendre et les voix discordantes devinrent de plus en plus rares dans ce concert quasi unanime de sentences dogmatiques. Si Laffèche et Tardivel peuvent au moins se prévaloir d'une passion d'écriture et d'une qualité stylistique, la réflexion théorique, à partir du milieu du siècle, semble souvent se limiter à la répétition de réponses toutes prêtes et ànonnées sans talent par des plumitifs sectaires.

Contre ce discours dominant, un certain nombre de voix discordantes se sont élevées. Voix d'un radicalisme doctrinaire à l'écriture parfois lourde de Louis-Antoine Dessaulles, voix spirituelle et fine d'Hector Fabre, voix déchirée et bruyante d'Arthur Buies, voix pénétrante et prophétique d'Edmond de Nevers entre autres.

C'est avec une fougue et un enthousiasme teinté de naïveté qu'Arthur Buies entre en guerre contre le dragon clérical, part à l'attaque des principaux moulins à vent de la pensée ultramontaine. Journaliste au *Pays*, secrétaire de l'*Institut canadien*, il n'a de cesse comme son ami Dessaulles, mais avec plus de talent, de dénoncer ce complot permanent contre l'esprit que constitue la mainmise du clergé québécois sur tous les secteurs de la vie intellectuelle. Les trois «études sociales» que sont les *Lettres sur le Canada* et surtout, en 1868-1869, la publication de *La Lanterne* vont être les points culminants de cette lutte isolée du franc-tireur radical.

La Lanterne est intéressante à plus d'un point de vue. Certes on y trouve un compendium de toute la panoplie anticléricale dont les thèmes sont ressassés à l'excès. Mais ce qui fascine le plus dans cette expérience c'est d'y voir à l'œuvre une liberté engagée dans un combat désespéré contre des forces cent fois plus puissantes qu'elle veut mettre à l'abri des éteignoirs. Provoquant il le sera, fanfaron même, criant à chaque numéro son enthousiasme, sa certitude de se maintenir vivant et de préparer la défaite du monstre. Buies est un dissident, un témoin de l'esprit, avec tout ce que cela comporte, quelles que soient l'époque ou le type de dictature, d'idéalisme et de confiance en l'homme.

Attaques contre l'obscurantisme du clergé et de ses séides, plaidoyer, en faveur de l'éducation, de la libre-pensée, du respect de la langue, défense du libéralisme, le discours de Buies sait se faire tour à tour ironique et sarcastique, sérieux et grandiloquent. Mais c'est comme sujet de son écriture qu'il devient le plus intéressant. Quand dans *La Lanterne* il nous permet de la suivre dans les phases successives d'euphorie et de désespoir, lorsque dans ses *Chroniques* il se livre tout à coup, au détour d'une phrase, ou met toute son âme dans la présentation d'un paysage, Buies atteint à l'essai littéraire de qualité.

L'analyse de la société québécoise victime du cléricanisme malveillant que l'on retrouve chez Buies comme chez Dessaulles possède évidemment ses limites. Défendre un nationalisme qu'on dit perverti par le clergé, alors que l'on prône l'annexion aux États-Unis, attaquer sous tous ses aspects le rôle du clergé sans mentionner qu'il s'agit aussi dans le cas des libéraux, d'une lutte pour le pouvoir, d'une tentative de remplacer le clergé dans son leadership idéologique, voilà qui diminue l'impact du combat que mènent Buies et ses amis.

Ceux qui ont voulu occulter la critique de Buies ont toujours insisté sur l'aspect souvent léger et pétillant de son œuvre afin d'en diminuer l'impact. Cette même vision réductrice, on la retrouve chez tous les commentateurs de l'œuvre d'Hector Fabre. «Chroniqueur léger et spirituel» trouve-t-on sous la plume de tous ceux qui n'ont de cesse de neutraliser un discours original et remarquablement écrit. Si Fabre se réfugie souvent dans l'humour, c'est qu'il refuse de se laisser enfermer dans la problématique manichéenne régnante.

D'ailleurs les pages romantiques du jeune rédacteur radical du *Pays*, bibliothécaire de l'*Institut canadien*, sur le Chevalier de Lorimier, n'ont pas le même ton que ses exégèses de la pensée de Montalembert et de Dupanloup dans *L'Ordre* ou *Le Canadien*. Homme de parti, il a presque toujours refusé de se laisser circonscire dans les limites étroites de la partisanerie et n'a jamais hésité à penser à contre-courant ou à brûler ce qu'il avait adoré. Pour Fabre, fervent francophile, les idées reçues doivent être constamment remises en question. Libéral et catholique, il condamnera les excès de tous les doctrinaires et, en ce siècle de dogmatisme où tous se font un devoir de s'enrôler derrière une cause, il recevra des flèches de toutes directions. Essentiellement pragmatique, cet adversaire de la Confédération se refuse à toute attitude suicidaire. Aimant la bagarre et la polémique, il garde suffisam-

ment d'humour pour relativiser l'importance des querelles politiques et idéologiques. Fin critique littéraire, son essai sur la littérature canadienne fonde la nécessité d'une littérature nationale et en indique les voies.

Edmond de Nevers, comme Buies, Dessaulles et Fabre non seulement fut exilé de l'intérieur mais, comme eux, et ce n'est pas un hasard, a séjourné pendant plusieurs années en Europe. Les deux essais majeurs de cet auteur, *L'Avenir du peuple canadien français* et *L'Âme américaine* ont une dimension intellectuelle rarement atteinte par les écrivains canadiens.

C'est à une vision idéaliste, bien conforme à l'idéologie dominante de l'époque que nous convie de Nevers dans son premier essai.⁵ Les Canadiens français doivent apporter un message différent à l'Amérique; jouant le rôle de la France en Europe, ils seront les porteurs d'une culture et d'une civilisation différente. Axée sur l'art et les valeurs spirituelles, elle se consacrera aux choses de l'esprit. Pour ce faire, elle n'aura que mépris pour la richesse et le développement économique.

Retrouvant l'esprit héroïque et désintéressé des colons de la Nouvelle-France, abandonnant les stériles luttes politiques partisans, les Canadiens français sont appelés à se vouer entièrement à l'éducation, à l'art et à la culture du sol, occupation que l'essayiste assimile d'ailleurs à l'un des Beaux-Arts. L'aspect idéaliste de de Nevers apparaît bien dans ces lignes:

«J'aime à me figurer qu'un jour, quand la science, fauchant les préjugés et ouvrant les âmes, aura accompli une partie de sa mission, chaque cultivateur fera à l'art une part dans sa vie, chaque champ, chaque prairie, sera comme une toile où l'homme avec la collaboration de la pluie et du soleil, cherchera non seulement à produire les biens de la terre, mais aussi à réaliser la beauté, ce rêve éternel de tout organisme supérieur. Il fera bon alors s'en aller, joyeux pèlerin, par les monts et les vallées, le long des routes ombrées comme dans un musée où tout sera réuni pour plaire, où tous les sens seront charmés.»⁶

Dans la lignée des ouvrages classiques, tel celui d'Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, ou celui de James Bryce, *American Commonwealth, L'Âme américaine*⁷, de Nevers tente d'expliquer l'une des combinaisons psychologiques et sociologiques les plus complexes des derniers siècles. Dans une longue étude qu'il lui consacrait dans la *Revue des Deux Mondes*⁸, Ferdinand Brunetière, malgré son désaccord avec l'essentiel de la thèse qui y est soutenue, reconnaissait en cet ouvrage «l'un des plus importants qu'on ait publiés depuis longtemps sur l'Amérique», rendant aussi hommage à la témérité du dessein de l'auteur.

Même s'il y utilise des concepts aujourd'hui dépassés tel celui de race, en dépit du fait qu'il cède parfois au préjugé, abdiquant sa rationalité dans la défense du maintien de l'intégrité du groupe français aux États-Unis, de Nevers y fait preuve d'une capacité d'analyse et d'une intelligence critique qui font de cet ouvrage l'un des meilleurs essais de la littérature québécoise de son époque. Malgré le fait que cet imposant volume soit charpenté de façon un peu complexe, tout concourt à démontrer la validité d'une thèse que l'auteur

n'exprime pas au départ et n'expose que petit à petit : créés par des nationalités aussi diverses que différentes et ayant atteint grâce à cela un niveau de développement politique économique et social sans égal à travers le monde, les États-Unis ont fait et continuent à faire une erreur tragique en tentant de fondre toutes les nationalités qui les composent en un « melting pot » qui sacrifie les diverses personnalités nationales à l'égalitarisme yankee puis irlandais, en identifiant le patriotisme américain au maniement de la langue anglaise. Analysant avec beaucoup de pertinence et un sens remarquable du relatif les succès et les faiblesses de la République américaine à l'aube du XXe siècle, il ne peut s'empêcher de voir dans le nivellement culturel de « l'american way of life » un phénomène d'appauvrissement collectif.

Réduire l'ensemble des essais au XIXe siècle aux ouvrages des quelques écrivains les plus importants que nous avons brièvement présentés risque de donner une image exiguë de ce qui est surtout caractérisé par l'abondance de vie. Il aurait fallu pouvoir traiter avec justice de l'œuvre de Jules-Paul Tardivel, défenseur acharné de la langue française, journaliste de talent, polémiste ultramontain dont l'influence ne fut pas négligeable. Il aurait fallu étudier les « lectures » de Louis-Antoine Dessaulles devant l'*Institut canadien*, essais qui nous auraient mieux fait comprendre les thèmes du combat des libéraux radicaux. L'œuvre de l'abbé Chiniquy nous aurait permis de prendre conscience tout comme celle de Thomas Chapais et de bien d'autres de la primauté du thème religieux dans ce siècle déchiré par les querelles idéologiques. L'éclectisme d'Hubert Larue et de Benjamin Sulte dont les ouvrages nombreux abordent tous les sujets imaginables, les appels à la colonisation de Benjamin-Antoine Testard de Montigny et les écrits patriotico-religieux d'Oscar Dunn, la défense et illustration des patriotes de 1837 de L.-O. David et surtout les nombreux ouvrages de polémique politique et religieuse de A. B. Routhier et Louis H. Huot méritent, tout comme les écrits de l'abbé Gustave Bourassa et les discours de Louis-Joseph Papineau, d'Honoré Mercier et de Wilfrid Laurier, de retenir l'attention.

Mais il convient ici de reprendre notre interrogation initiale sur la littéralité des essais québécois du 19e siècle. En quoi ces textes, même les meilleurs, sont-ils le lieu d'une « interrogation, d'une réflexion sur une réalité culturelle ? » Y retrouve-t-on la nécessaire tension entre le désir de convaincre et de persuader et une recherche, une mise à l'épreuve au sens de Montaigne, d'une vérité difficile à atteindre ? Dans la note explicative aux collaborateurs du prochain tome des *Archives des lettres canadiennes-françaises* sur l'essai, nous avons, avec les collègues Paul Wyczynski et François Gallays, préféré parler à leur propos de précurseurs. Nous les avons ainsi nommés parce que, sauf exception, ils précèdent bêtement les autres et que par leur activité discursive, ils se rapprochent des essayistes, sans toutefois en être tout à fait. Alors que sont-ils ? C'est, nous l'avons vu, par leur entremise que s'est faite en partie la dissémination de la pensée de leur temps et, à fortiori, ceux que l'on retrouve souvent au centre des conflits d'idées. Presque tous furent donc des hommes de combat. Occupés à défendre leur nationalité et à créer des assises sociales, politiques à la société qu'ils construisent, ces journalistes, hommes

d'Église ou politiciens quittent très rarement les allées de l'engagement social et politique direct. Cette littérature en situation est avant tout utilitaire. Au nom d'idéologies, souvent empruntées à des contextes étrangers, elle cherche à convaincre. Que leur manque-t-il donc pour que nous retrouvions dans ces textes la marque de véritables essais, au sens où nous l'entendons aujourd'hui? Pour la plupart plusieurs choses, dont ceci surtout; une «richesse formelle» et une «présence fortement individualisée dans leur texte». Cette richesse formelle est un critère de qualité d'écriture éminemment subjectif. Mais, il est aisé de le reconnaître, rares sont les textes du 19^e siècle québécois où se manifestent avec évidence les deux fonctions que Jakobson a qualifié, l'une de poétique, l'autre de phatique, ou, en d'autres mots, une écriture qui porte la marque d'une intentionnalité dépassant la simple communication. Et rares sont les textes qui sont pleinement assumés par leur auteur et manifestent fortement sa présence.

Textes intéressants, ces «essais» des précurseurs ne peuvent s'interpréter, se comprendre ou être appréciés hors du contexte de leur production. Discours qui a souvent servi de rationalisation idéologique à la réalité québécoise, il est le fruit d'une réalité bien particulière. Colonisé économiquement et politiquement, le Canada français trouve refuge dans une pensée conservatrice qui, trop souvent, idéalise le sort qui lui est fait. La soumission et la pauvreté passent alors, grâce à ce discours compensatoire, du statut de dures nécessités à celui de bien suprême. Le cercle se boucle lorsque la pensée dominante tentera d'étouffer tout ce qui risque de jeter une lumière sur cette sujétion. De nécessité historique, l'inculture et l'ignorance deviendront parfois vertus patriotiques.

-
1. À l'origine de cette définition il y a celle encore inédite, préparée par Jean Marcel pour le *Dictionnaire international des termes littéraires*: «Discours réflexif de type lyrique entretenu par un «je» non-métaphorique sur un sujet culturel (au sens large)».
 2. On songe ici, par exemple, à Philippe Aubert de Gaspé fils, Antoine Gérin-Lajoie, Jules-Paul Tardivel et Joseph Marmette.
 3. Étienne Parent «Considérations sur notre système d'éducation populaire, sur l'éducation en général et sur les moyens d'y parvenir» dans *Discours prononcés par M. E. Parent devant l'Institut canadien de Montréal*, Montréal, Imp. Lovell et Gibson, 1850.
 4. Louis-François Laffèche, *Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille*, Montréal, 1866, p. 166.
 5. Edmond de Nevers, *L'Avenir du peuple canadien français*, Paris, Henri Jouve, 1896, XLVII, 441 pages; Montréal, Fides, 1964, 332 pages.
 6. Edmond de Nevers, *L'Avenir du peuple canadien français*, op. cit. p. 236.
 7. Edmond de Nevers, *L'Âme américaine*, Paris, Jouve et Boyer, 1900, 2 Tomes.
 8. Ferdinand Brunetière, «L'Âme américaine», *Revue des Deux Mondes*, vol. 162, Quatrième Période, LXXe année, livraison du 1^{er} septembre 1900, pp. 664-702.